

La trajectoire de Joseph-Guillaume Barthe (1816-1893) : un romantisme déphasé

Marie-Frédérique Desbiens et Jonathan Livernois

Volume 19, numéro 1-2, automne 2018, printemps 2019

Les années 1840 : rupture ou réarticulation des possibles ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1070070ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1070070ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desbiens, M.-F. & Livernois, J. (2018). La trajectoire de Joseph-Guillaume Barthe (1816-1893) : un romantisme déphasé. *Mens*, 19(1-2), 95–116.
<https://doi.org/10.7202/1070070ar>

Résumé de l'article

La trajectoire de Joseph-Guillaume Barthe (1816-1893), encore peu étudiée à ce jour, traverse tout le XIX^e siècle et est étroitement liée au mouvement romantique dont elle permet d'éclairer les contours et les mutations. La lecture à la croisée de l'analyse textuelle et de l'histoire intellectuelle qui est ici offerte permet d'en retracer l'évolution, en tirant le fil du parcours littéraire et politique de Barthe, de son appel à la littérature signé sous le pseudonyme de Marie-Louise dans *Le Populaire*, en mai 1837, à ses *Souvenirs d'un demi-siècle* parus en 1885, en passant par son journal de prison (1840) et *Le Canada reconquis par la France* (1855). On constatera un réel déphasage dans la perspective de l'homme de lettres après les rébellions de 1837-1838, comme si le romantisme libéral de Barthe, valorisé dans les années 1830, distinct du romantisme conservateur qui se mettait déjà en place dans les années 1840 et qui allait devenir la norme dans les années 1860 sous la gouverne d'Henri-Raymond Casgrain, était devenu une tare dont il fallait se défaire. D'où le passage de Barthe à la trappe de l'histoire littéraire qu'explique aussi cet article.

La trajectoire de Joseph-Guillaume Barthe (1816-1893) : un romantisme déphasé

Marie-Frédérique Desbiens
Fonds de recherche du Québec – Société et culture

Jonathan Livernois
Université Laval

Résumé

La trajectoire de Joseph-Guillaume Barthe (1816-1893), encore peu étudiée à ce jour, traverse tout le XIX^e siècle et est étroitement liée au mouvement romantique dont elle permet d'éclairer les contours et les mutations. La lecture à la croisée de l'analyse textuelle et de l'histoire intellectuelle qui est ici offerte permet d'en retracer l'évolution, en tirant le fil du parcours littéraire et politique de Barthe, de son appel à la littérature signé sous le pseudonyme de Marie-Louise dans *Le Populaire*, en mai 1837, à ses *Souvenirs d'un demi-siècle* parus en 1885, en passant par son journal de prison (1840) et *Le Canada reconquis par la France* (1855). On constatera un réel déphasage dans la perspective de l'homme de lettres après les rébellions de 1837-1838, comme si le romantisme libéral de Barthe, valorisé dans les années 1830, distinct du romantisme conservateur qui se mettait déjà en place dans les années 1840 et qui allait devenir la norme dans les années 1860 sous la gouverne d'Henri-Raymond Casgrain, était devenu une tare dont il fallait se défaire. D'où le passage de Barthe à la trappe de l'histoire littéraire qu'explique aussi cet article.

Abstract

The trajectory of Joseph-Guillaume Barthe (1816-1893), from Le Populaire in May 1837 to Souvenirs d'un demi-siècle (1885), crosses the whole of the 19th century. Barthe's Liberal romanticism, valued in the 1830s, was very different from the conservative romanticism which was already taking place in the 1840s and which would become the norm in the 1860s with Henri-Raymond Casgrain. This article showcases the gap between these views about literature and the reason why Barthe is now forgotten in most literary history textbooks in French Canada.

Dans l'*Histoire de la littérature québécoise* (2007) de Michel Biron, de François Dumont et d'Élisabeth Nardout-Lafarge, Joseph-Guillaume Barthe se retrouve au cœur d'une sorte de paradoxe interprétatif, révélateur de sa fortune littéraire : tout en remarquant qu'il est l'auteur le plus cité du deuxième tome du *Répertoire national* de James Huston en 1848, ce qui n'est certes pas anodin, les trois commentateurs le présentent simplement comme un « auteur de bluettes moralisatrices », de « laborieux poèmes patriotiques » ainsi que du *Canada reconquis par la France*, « plaidoyer visant à stimuler l'intérêt des Français pour le Canada¹ ». Le jugement n'est pas inusité, loin s'en faut, surtout si l'on constate du même coup que Barthe n'est pas évoqué dans les principaux essais et manuels d'histoire littéraire du xx^e siècle, ceux de Camille Roy, de Samuel Baillargeon, des Sœurs de Sainte-Anne, de Roger Duhamel, de Berthelot Brunet, de Pierre de Grandpré. Et, lorsqu'il est mentionné par la suite dans certains ouvrages de référence, il y est le plus souvent déconsidéré : la notice du *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, par exemple, évoque les « faiblesses d'écriture » du *Canada reconquis* et « les défauts de construction et

¹ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Éditions du Boréal, 2007, p. 85.

de style²» des mémoires tandis que, dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, Jean-Guy Nadeau dit du premier qu'il « était fort mal écrit, parfois même incompréhensible³ ».

Entre *Le répertoire* de Huston, où Barthe se taille la part du lion, et l'histoire littéraire d'aujourd'hui, portant sur l'écrivain un jugement qui, dans le meilleur cas, est plutôt nuancé, un virage s'est apparemment produit. La fortune de l'homme n'est plus du tout la même, et on peut parier que ce retournement est advenu assez tôt, dès la seconde moitié du XIX^e siècle. En effet, il semble bien que la trajectoire de Barthe n'ait pas abouti ou se soit enlisée quelque part en chemin, au courant des années 1840-1850. L'étude détaillée du parcours de Barthe et de son rejet (relatif) par le champ littéraire alors en formation⁴ permettra, ici, de saisir les raisons qui pourraient expliquer ce renversement et d'éclairer ce qui se noue et se dénoue culturellement pendant cette décennie, entre la parution de son poème « Aux exilés politiques canadiens » (1838) et celle du *Canada reconquis par la France* (1855), ouvrage ambitieux sur l'état du pays, généralement mal reçu par la critique. On verra en outre si l'analyse de cette trajectoire, qui traverse tout le siècle, permet de mieux comprendre la mise à mal d'un certain romantisme. En effet, tout se passe comme si le romantisme libéral de Barthe, valorisé dans les années 1830 et structuré, notamment, autour de la figure de l'homme de lettres

² Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski (dir.), « BARTHE, Joseph-Guillaume », *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Éditions Fides, 1989, p. 67-68, [En ligne], [http://services.banq.qc.ca/sdx/dalfan/document.xsp?id=0069&qid=sdx_q0] (29 septembre 2016).

³ Jean-Guy Nadeau, « Barthe, Joseph-Guillaume », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 12, Québec, Université Laval; Toronto, University of Toronto, 1990, [En ligne], [http://www.biographi.ca/fr/bio/barthe_joseph_guillaume_12F.html] (29 septembre 2016).

⁴ Sur cette autonomisation relative et distincte de celle qui anime le champ littéraire français, voir l'étude de Denis Saint-Jacques et d'Alain Viala, « À propos du champ littéraire : histoire, géographie, histoire littéraire », dans Bernard Lahire (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu : dettes et critiques*, Paris, La Découverte, 2001, p. 69-70.

qui est également homme d'État, était devenu une tare dont il fallait se défaire.

L'entrée de Barthe en littérature

Sans nous attacher longuement au début du parcours de Barthe, que nous avons déjà étudié ailleurs⁵, il faut revenir sur les points saillants de son entrée dans le champ littéraire qui en font rapidement une étoile montante, afin de pouvoir mieux mesurer ensuite son déclin, son décalage avec l'évolution du siècle ; bref, le passage de son statut de « vedette » à celui de marginal, voire d'oublié, justement.

La scolarité et la voie professionnelle de Barthe sont typiques de celles des hommes de lettres bas-canadiens de l'époque. Il naît en 1816 et a donc 20 ans au moment des rébellions. Plus jeune que Thomas Chevalier de Lorimier, par exemple, qui est né en 1803, il se rapproche davantage des James Huston, Louis-Antoine Dessaulles et Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, nés autour de 1820. En cela, il représente une sorte de pivot entre la génération des patriotes et celle des rouges, groupés notamment autour de l'Institut canadien de Montréal, fondé en 1844, et surtout pendant les années 1860, tandis que l'Institut se radicalise. Très tôt, Barthe s'adonne à la politique et à la littérature. En 1837, il est l'un des orateurs à l'assemblée de contestation de Saint-Maurice⁶ et s'engage dans l'aile radicale du Parti patriote. C'est à la même époque qu'il commence à écrire de la poésie dans les journaux et pose les jalons d'une pensée qu'il va développer et conserver, de manière étonnamment cohérente et structurée, jusqu'à son dernier écrit, soit le premier tome de ses mémoires qui paraît en 1885 sous le titre *Souvenirs d'un demi-siècle*.

⁵ Marie-Frédérique Desbiens, « Romantisme et patriotisme au Canada français : le journal de prison de Joseph-Guillaume Barthe (1839) », dans Marie-Andrée Beaudet, Luc Bonenfant et Isabelle Daunais (dir.), *Les oubliés du romantisme*, Québec, Éditions Nota bene, 2004, p. 185-201.

⁶ « Assemblée anti-coercitive du Comté de St. Maurice », *La Minerve*, 31 juillet 1837, p. 2.

Le 10 mai 1837, en première page du *Populaire* de Montréal, journal anti-papineauiste qui cherche à favoriser le développement d'une littérature nationale, on peut lire une sorte d'appel à la littérature des femmes, que Barthe signe sous le pseudonyme de Marie-Louise (prénom de sa mère). Inspirée par la nouvelle saison printanière et ses résonances poétiques, Marie-Louise écrit :

Prouvons aux jeunes Poètes Canadiens qu'ils n'ont pas exclusivement le monopole de la littérature, que nous autres aussi, Demoiselles, avons nos rêves d'or, nos caprices poétiques; nous à qui les muses mêmes [*sic*] ont légué leur langage, les grâces, leurs charmes [...] Notre âme est poétique par essence⁷.

Barthe, dont le « travestissement » s'explique en bonne partie par le contexte sociopolitique de l'époque⁸, incite ainsi les jeunes filles à occuper l'espace public du journal pour faire entendre leur voix. Le 23 octobre de la même année (alors que l'assemblée des six comtés se déroule à Saint-Charles), toujours dans *Le Populaire* et toujours sous le pseudonyme de Marie-Louise, Barthe signe un éloquent article dans lequel on découvre ses principaux chantres littéraires :

Victor Hugo, De Lavigne, De Lamartine, Barthélemy, et Béranger, auxquels avait préludé la *Trinité poétique* qu'immola la terreur, ont enchanté la France, leur Patrie. Mais Gilbert, André-Chénier et Malfilâtre, comme trois étoiles, avaient brillé

⁷ Marie-Louise [Joseph-Guillaume Barthe], « Monsieur l'Éditeur... », *Le Populaire*, 10 mai 1837, p. 1.

⁸ « Pour revenir à Barthe, il était sans doute plus facile et plus acceptable pour lui d'assumer le choix de lutter pour l'émancipation du Canada sur le terrain du littéraire par le biais d'une posture féminine. Défendre la patrie en écrivant des vers et qui plus est dans un journal que l'on dit opposé à Papineau est certainement moins controversé pour une femme que pour un homme et plus encore pour quelqu'un comme Barthe qui a participé en tant qu'orateur à des assemblées de protestation populaire au cours de l'été 1837 » (Mylène Bédard, *Écrire en temps d'insurrection: pratiques épistolaires et usages de la presse chez les femmes patriotes [1830-1840]*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016, p. 310).

eux aussi à l'horizon d'un grand siècle... mais à leur couchant ces trois étoiles étaient de couleur sang⁹!

L'horizon y est clairement romantique, analogue à celui de la décennie 1830 en France, tandis que « la figure du Poète conducteur des sociétés [se dessine] partout dans les écrits du temps¹⁰ », même si la réalité de la politique n'ira pas de soi pour tous.

Le 26 décembre 1838, cette fois dans *Le Fantastique* de Napoléon Aubin, Barthe fait paraître une ode, « Aux exilés politiques canadiens », publiée sur deux pages. Contrairement à la chanson d'Antoine Gérin-Lajoie, où le « Canadien errant » (1842) devient le symbole anonyme de tous les patriotes déportés et qui réactualise le grand motif romantique de l'exil¹¹, Barthe est on ne peut plus explicite dans son poème. Il donne les noms des huit déportés aux Bermudes, partis du Pied-du-Courant le 2 juillet 1838 pour revenir aux États-Unis en novembre de la même année, à la suite du désaveu par les autorités britanniques de l'ordonnance de lord Durham :

Salut! concitoyens, foutez la terre amie,/Foutez le sol sacré de la patrie/Sur la plage lointaine, où le crime gémit,/Où le repentir pleure..... un généreux proscrit/Un Nelson, un Gauvin, un Masson, un Bouchette,/Noms de héros chantés sur la mâle trompette,/DesRivières, Goddu, Marchessault & Viger,/Dont les fronts plébéïens, ceints du noble olivier,/Devaient courber plus tard sous le faix de la gloire,/Pouvaient-ils dans la honte expier leur valeur?/L'égide de l'honneur/Protégeait leur mémoire!...

La direction du *Fantastique* prend soin d'ajouter, à la suite du poème :

Nous n'avons fait que notre devoir de journaliste impartial en prêtant nos pages à un jeune littérateur déjà favorablement

⁹ Marie-Louise [Joseph-Guillaume Barthe], « L'Anacréon français », *Le Populaire*, 23 octobre 1837, p. 1.

¹⁰ Voir Paul Bénichou, *Les mages romantiques*, dans *Romantismes français II*, Paris, Gallimard, 2004, p. 1051-1078, p. 997, coll. « Quarto ».

¹¹ Micheline Cambron, « Du "Canadien errant" au "Salut aux exilés" : l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction », *Études françaises*, vol. 27, n° 1 (1991), p. 85.

accueilli par le public canadien. C'est la seule considération qui nous a fait accorder une place à la pièce de vers de Mr. Barthe dont nous ne prétendons point, pour cela, partager les opinions ni la manière de voir.

Précaution judicieuse, mais inutile puisque ce poème va valoir à Aubin un emprisonnement de 53 jours¹². Barthe sera aussi incarcéré de janvier à avril 1839, période pendant laquelle il va composer son journal de prison, publié en première page de *L'Aurore des Canadas*, les 13 et 17 mars 1840.

Le Journal¹³ de prison : nationalisme politique et littéraire

Ce texte, longtemps négligé par la critique, révèle encore une fois les allégeances romantiques de Barthe, lequel vise à se poser en homme d'État et en homme de lettres, posture romantique par excellence évoquée plus haut, que la prison lui permettra en quelque sorte de consolider. C'est d'ailleurs ce que lui aurait prédit le juge Joseph-Rémi Vallières de Saint-Réal, à qui Barthe demanda conseil, la veille de son emprisonnement. Il faut relire à ce propos ce passage des mémoires de Barthe, qui prend soin de rappeler, par ami et souvenir interposés (près de 50 ans plus tard), ce qu'était sa véritable vocation :

¹² Serge Gagnon, «Aubin, Napoléon», *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 11, Québec, Université Laval; Toronto, University of Toronto, 1982, [En ligne], [http://www.biographi.ca/fr/bio/aubin_napoleon_11F.html] (10 mars 2017).

¹³ Bien qu'il ne soit pas défini comme tel lors de sa publication originale ou de sa republication par Aubin, cet écrit de Barthe peut être considéré comme son journal intime de prison. Nos travaux antérieurs ont montré qu'il comporte plusieurs caractéristiques l'apparentant aux autres écrits personnels de patriotes, par exemple les *Notes d'un condamné politique* de F.-X. Prieur ou le *Journal d'un patriote exilé en Australie* de F.-M. Lepailler, corpus auquel il se trouve intégré tant dans notre article «Romantisme et patriotisme au Canada français», dans Beaudet *et al.*, *Les oubliés du romantisme*, p. 185-201, que dans notre ouvrage *Le premier romantisme au Canada : entre engagement littéraire et politique* (Éditions Nota bene, 2018).

Mon cher, vous êtes un enfant prédestiné, me dit M. Vallières, voici des vers qui pouvaient vous mener à l'hôpital, ils vous jettent en prison; acceptez à cœur-joie le magnifique malheur qui vous arrive, car vos ennemis vont faire de vous un homme d'état [*sic*], à l'âge où d'ordinaire on ne fait que sortir de sa coque. Et puis vous voyez que vous n'y serez pas longtemps, juste le temps de demander et d'obtenir votre *habeas corpus* [...]. Ainsi, ajouta-t-il aussitôt, hâtez-vous de vous rendre en prison, allez recevoir votre baptême de patriote et de martyr politique. O quelle bonne fortune pour vous, jeune étourdi, enfant gâté de la fortune, qui, avant un mois, allez sortir triomphant avec tous les honneurs de la guerre et à votre âge! répétait-il avec emphase. Tenez, voici des livres qui vous serviront pendant votre séjour en prison; il mettait la main sur les six volumes des *Ephémérides politiques, littéraires et religieuses*, que j'ai encore là sous mes yeux en traçant ces lignes. Allons, hâtez-vous d'aller prendre votre logement à l'hôtel de la Reine, dit-il avec un sourire de père. Ces livres sont annotés de ma main, et j'en ajouterai d'autres au besoin¹⁴.

Mais en ira-t-il ainsi de la destinée de Barthe? Si, selon la notice du *Dictionnaire biographique du Canada*, son séjour en prison ne représente qu'« un désagrément de bien courte durée [...] en comparaison de la notoriété et de la gloire qu'il va en tirer sa vie durant¹⁵ », les traces de l'époque à ce propos se font bien discrètes. Chose certaine, « Un séjour dans une prison » synthétise parfaitement le passage d'un nationalisme politique, revendicateur, patriote, vers le nationalisme culturel d'après 1837-1838, bien résumé par Maurice Lemire :

À défaut d'indépendance politique, il serait donc possible d'affirmer l'indépendance culturelle par la littérature et les arts. Ainsi le nationalisme, jusqu'alors identifié à la politique, pourrait se

¹⁴ Joseph-Guillaume Barthe, *Souvenirs d'un demi-siècle ou Mémoires pour servir à l'histoire contemporaine*, Montréal, J. Chapleau & fils, imprimeurs, 1885, p. 397.

¹⁵ Jean-Guy Nadeau, « Barthe, Joseph-Guillaume », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 12, Québec, Université Laval; Toronto, University of Toronto, 1990, [En ligne], [http://www.biographi.ca/fr/bio/barthe_joseph_guillaume_12_F.html] (1^{er} novembre 2016).

concevoir comme une force entièrement autonome qui reposerait sur un consensus général de la population. Les nouveaux rapports de force qui s'établissent à partir de 1840 entre le peuple et le pouvoir politique ne ressemblent en rien à ceux qui existaient entre la Chambre d'assemblée et le Conseil exécutif. Le nouveau nationalisme n'a plus pour objectif la prise du pouvoir politique, mais une sorte de consolidation de l'identité nationale. En ce sens, il s'apparenterait au nationalisme traditionnel par rapport à un nationalisme de type moderne, comme celui qui avait prévalu avant 1840. L'action nationale, comme on l'appellera plus tard, est une sorte d'introversion qui porte sur une auto-analyse pour parvenir à une plus grande conscience de sa spécificité par rapport aux autres peuples. Elle a l'avantage de dissocier le nationalisme de la politique, de le soustraire à toute forme d'engagement immédiat pour l'inscrire dans l'ordre du discours plutôt que dans celui de l'action. Pas étonnant dans ce cas qu'il manifeste de profondes affinités avec la littérature. Faire de la littérature pourrait même être la forme par excellence de l'action nationale¹⁶.

Le changement devient presque un phénomène observable au cœur même d'« Un séjour dans une prison », qui part de la politique et se termine sur le terrain de la littérature : « Je désirerais que ma patrie offrit plus de ressources à la carrière littéraire que je regrette dans la sincérité de mon âme, de voir fermée à une foule innombrable de talents qui brûlent de s'y distinguer¹⁷. » Ce sera possible, mais ce sera sans lui, même si Barthe incarne (trop précisément?) le point de bascule.

Ainsi, il est loisible de suivre l'évolution du regard critique sur son œuvre, alors que le romantisme change progressivement de camp, passant du libéralisme au conservatisme et empruntant ainsi une trajectoire inverse à celle du romantisme français. En effet, le

¹⁶ Maurice Lemire, *La littérature québécoise en projet*, Montréal, Éditions Fides, 1993, p. 185-186.

¹⁷ Joseph-Guillaume Barthe, « Un séjour dans une prison », *L'Aurore des Canadas*, 17 mars 1840, p. 1.

courant français, né au cœur du conservatisme, se déploie, dans la seconde moitié de la décennie 1820, dans les milieux libéraux, sous la plume d'écrivains déjà ou devenus progressistes. Laurent-Olivier David en 1861 et Henri-Raymond Casgrain en 1866 ne parlent pas de Barthe dans leurs conférences sur la littérature canadienne; en 1866, Hector Fabre, qui rappelle que *Le répertoire national* a «voué à l'immortalité une foule de méchants vers qui se seraient contentés de l'oubli», ne revient que sur *Le Canada reconquis par la France*: « Cette œuvre éloquente a coûté à son auteur une grande dépense de talent. [...] Il y a dans le *Canada reconquis* de belles et amples idées, une verve, une imagination exubérante, des passages éloquents. Mais les côtés excessifs ont effacé les bons côtés et mis l'ouvrage à la merci d'un railleur¹⁸. » Michel Darveau évoque à peine son nom dans *Nos hommes de lettres* en 1873. Dans l'*Histoire de la littérature canadienne* d'Edmond Lareau qui paraît un an plus tard, Barthe n'est assurément pas (ou plus) le héraut de la littérature du pays. Lareau écrit, à propos de la poésie de Barthe: « Je voudrais trouver l'accent poétique, je n'aperçois que le clinquant littéraire. Plusieurs de ses poésies se rapportent aux événements politiques d'alors; l'auteur appartenait à cette phalange de jeunes patriotes qui, avides de liberté, soupiraient dans l'attente de jours meilleurs. » À propos de son *Canada reconquis par la France*, il ajoute: « On voit que l'écrivain mêlait sa cause à celle du pays. [...] [I]l y a chez lui comme une passion qui le porte à phraser et à poser, il y a du redondant et du boursoufflé. [...] L'oreille est flattée par les sons, mais l'esprit cherche le sens avant de le découvrir. » Son « grand sérieux mélancolique¹⁹ » ne passe guère. Toutefois, en 1884, trente ans après *Le Canada reconquis par la France*, Alphonse Lusignan s'indigne: « Il s'agit d'un homme envers qui ses compatriotes ont été injustes, et qui ne fait

¹⁸ Hector Fabre, «On Canadian Literature», *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec. Session of 1865-6*, Quebec, Middleton & Dawson, at the Gazette General Printing Establishment, 1866, p. 97.

¹⁹ Edmond Lareau, *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, Lowell, 1874, p. 69 et 179.

que commencer, à l'heure où les brumes de l'âge s'épaississent, à émerger d'une obscurité de commande, à laquelle l'ingratitude et le respect humain le plus pusillanime ont tenu la main pendant un quart de siècle.» Il ajoute: «Ce qu'il a entrepris il y a trente ans en faveur de son pays, s'exécute: les destinées qu'il a entrevues s'accomplissent, et l'équité se fait aujourd'hui avec la lumière sur son livre, digne de rester²⁰.» Par-delà le talent littéraire de Barthe, qu'on pouvait ou non reconnaître, il y avait assurément chez lui une conception nette de la littérature, une vision romantique qui a été déclassée. La perspective romantique libérale a-t-elle finalement été battue en brèche pendant les années 1840 et 1850? Le cas de Barthe permet de mettre le doigt sur une ligne de partage. L'avant et l'après, peut-être, de ce que décrivait Réjean Beaudoin dans *Naissance d'une littérature: essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890)*:

Pourtant, l'image de l'abbé Casgrain posant en «père des lettres canadiennes», ainsi que le répètent les manuels dont le prototype resta longtemps celui de Mgr Camille Roy, est trop candide. Ce que cache cette «posture», c'est peut-être l'imposture, justement, c'est-à-dire le fait que ce sont plutôt les tenants laïques du versant universaliste et libéral de l'idée nationale qui ont été les premiers promoteurs de la littérature canadienne-française de 1840 à 1850, avant d'être neutralisés par le climat de censure et de quasi-unanimité idéologique que l'ultramontanisme va réussir à instaurer à partir de 1860. La littérature aura ainsi servi le combat du clergé contre la petite bourgeoisie héritière des idées de Papineau. Une fois les rouges maîtrisés, marginalisés ou réduits au silence, l'Église se retourne rapidement pour hâter la formation d'une institution littéraire sur des principes plus conformes à son romantisme à elle, c'est-à-dire au messianisme national²¹.

²⁰ Alphonse Lusignan, *Coups d'œil et coups de plume*, Ottawa, Des Ateliers du «Free press», 1884, p. 186.

²¹ Réjean Beaudoin, *Naissance d'une littérature: essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890)*, Montréal, Éditions du Boréal, 1989, p. 62.

Dans cette perspective, il convient de creuser davantage la trajectoire des années 1840 et 1850, où tout semble se jouer pour Barthe et la conception du romantisme à laquelle il adhère. De son importante intégration dans *Le répertoire national* à la réception plutôt négative du *Canada reconquis par la France*, publié en 1855, il se passe des bouleversements qui concernent toute la littérature canadienne.

«L'échec» du *Canada reconquis par la France*

Homme de lettres et homme d'État, on l'a vu, Barthe est élu député antiunioniste de Yamaska en 1841, puis battu par le réformiste Léon Rousseau en 1844. Il se présentera à nouveau dans le même comté, en 1851, comme candidat rouge, et sera cette fois défait par le bleu Pierre Benjamin-Dumoulin.

Dans *Les réformistes*, Éric Bédard inscrit Barthe dans l'orbite de ces hommes politiques, tout en le repoussant un peu en périphérie. Cette association paraît ambiguë : le fait que Barthe partage quelques idées avec ce groupe ne fait pas le poids face à ses attaques violentes et répétées contre Louis-Hippolyte LaFontaine, que Bédard qualifie un peu mollement de «brouille²²». Dans *Le Canada reconquis par la France*, en 1855, Barthe s'en donne d'ailleurs à cœur joie : LaFontaine a ourdi une «sourde conspiration pour élever sa dynastie (c'est M. Chauveau qui a dit le mot) sur les ruines de Papineau» ; il n'est pas un homme d'esprit, mais un homme d'affaires, un administrateur, avec un «sang-froid de saumon». Dans une perspective littéraire, remarquons que Barthe en vient à faire de LaFontaine un type romanesque, où la lourdeur de l'esprit est associée à celle du corps :

Il y avait dans le barreau de Montréal un avocat encore jeune, vieilli avant l'âge, à force d'intrigues cousues de fil blanc, qui jusqu'alors ne l'avaient pas mené à grand-chose ; mais qui était déterminé à percer... Bourreau de travail, machinateur sérieux et calculé, haineux, vindicatif et envieux tout à la fois,

²² Éric Bédard, *Les réformistes : une génération canadienne-française au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Éditions du Boréal, 2009, p. 19.

il dissimulait son âme malsaine sous des dehors de gravité et de patriotisme discret qui imposaient aux chauvins qu'il tenait sous sa fascination. Au physique, gros corps poussif et un peu trapu, lourd de démarche, mais assez bien de physionomie, malgré son obésité. Tête largement développée, pensées étroites, mémoire prodigieuse, idées courtes; œil assez perçant, regard sans portée; procureur jusque dans la politique, avec pas plus d'étendue dans les sentiments que dans l'esprit...

Dans *Le Canada reconquis par la France*, comme dans les œuvres précédentes de Barthe, par ailleurs, la forme allie constamment histoire et subjectivité, frise la fiction. Barthe ne parle-t-il pas, lui-même, du « côté romanesque de notre histoire²³ »? Quoi qu'il en soit, devant l'inimitié entre les deux hommes, on ne sera pas surpris d'apprendre que LaFontaine a subrepticement conduit Barthe à démissionner de son poste de greffier à la Cour d'appel du Bas-Canada, en 1850, poste auquel il avait été nommé par Viger quatre ans plus tôt. Cela fera dire à Gustave Papineau, le jeune fils de l'autre, que Barthe est une « conscience pure et forte » au « milieu de la tourbe de gens tarés qui déshonorent aujourd'hui le Canada²⁴ ».

La mission que Barthe se donnera dès cette année-là, et que d'aucuns railleront, consistera à aller établir des liens entre l'Institut canadien de Montréal et l'Institut de France. Deux ans plus tard, il reviendra au pays, précédé par *Le Canada reconquis par la France*. Ouvrage peu lu, encore moins dans le but de retrouver des traits littéraires, romantiques, lesquels marquent pourtant la continuité des convictions d'un homme qui ne perd pas le Nord.

L'ouvrage est publié la même année que *l'Esquisse sur le Canada considéré sous le point de vue économiste* de Joseph-Charles Taché et *Le Canada, ses institutions, ressources, produits, manufactures* d'Hector-Louis Langevin. Ces œuvres, dans le contexte de l'Exposition universelle de Paris et de l'arrivée de *La Capricieuse* au Québec,

²³ Joseph-Guillaume Barthe, *Le Canada reconquis par la France*, Paris, Ledoyen libraire, 1855, p. 186, 176, 175 et 235.

²⁴ Gustave Papineau, « Le dernier coup d'État », *L'Avenir*, 20 novembre 1850.

ont été écrites pour faire connaître le Canada aux Européens, et tout particulièrement aux Français. Il s'agit également de favoriser l'immigration de Français vers le Canada. La première partie du livre de Barthe se veut un « [c]oup d'œil historique et politique sur le Canada depuis la Conquête », tandis que la seconde partie offre un « [c]oup d'œil sur l'aspect topographique, industriel, littéraire, géologique, etc. du Bas-Canada ». Tout au long de l'ouvrage – dès l'introduction et l'avertissement même –, on retrouve des préoccupations fondamentales pour Barthe et l'approfondissement de son nationalisme littéraire. Il s'en dégage, notamment, trois caractéristiques, étroitement liées aux idéaux du romantisme libéral, toujours défendu et revendiqué dans les années 1850 par l'auteur. Tout d'abord, on y constate la supériorité des choses de l'esprit, de la pensée sur les considérations matérielles et industrielles, comparativement à ce que l'on trouve dans les ouvrages de Taché et de Langevin, mais qui n'est pas sans faire penser aux propos d'un Rameau de Saint-Père, dans *La France aux colonies*, quatre plus tard. Ce dernier texte a été relayé notamment par Laurent-Olivier David dans son « Essai sur la littérature nationale », présenté le 1^{er} octobre 1861 au Cabinet de lecture paroissial.

Chez Barthe, la question de la langue, de la littérature et de la culture nationale est primordiale. Elle a partie liée avec les principaux idéaux romantiques de l'éducation universelle et de la liberté de la presse, décrite alors comme la « bibliothèque du peuple ». L'objectif du voyage en France est ainsi explicitement résumé : « Le temps est passé où un peuple doit être la propriété d'un autre peuple. Mais ce que je voulais, c'était l'honneur, la perpétuité de la langue, de la littérature et du nom français dans le Nouveau-Monde²⁵ ». Ce qu'il faut, pour Barthe, c'est se rattacher à cette « France, avec ses corps savants, avec sa cohorte de littérateurs, avec sa pléiade d'artistes, avec son cortège de lumières, avec ses sources vives d'instruction,

²⁵ Barthe, *Le Canada reconquis par la France*, p. xvi.

son mouvement d'idées incessants²⁶». Cette perspective du « flux culturel » est d'ailleurs très importante dans la vision de Barthe.

Une autre caractéristique essentielle de la pensée de Barthe, qui se répercute dans *Le Canada reconquis*, est celle du rapport à l'histoire. Barthe revient, à la manière de François-Xavier Garneau, sur la résistance du peuple bas-canadien, peuple de vainqueurs et non de vaincus, il va sans dire. Et, dans cette histoire de résistance et de terreur (le terme est de lui), les rébellions représentent un point culminant, un événement structurant. Barthe dresse un bref « tableau de nos deux révolutions » (il est intéressant de noter ici le point de vue moderne sur les rébellions, que les historiens ont longtemps fondues en *une* rébellion), il en dresse un bref portrait donc, même si elles mériteraient « une étude à part dont du reste [il a] tous les matériaux dans [ses] cartons²⁷ ». C'est d'ailleurs son poème « Aux exilés politiques canadiens », dédié « [a]ux douze martyrs de 1838 », cité plus haut, qui vient traduire, dans l'ouvrage, « l'inspiration qui s'échappa de [son] âme au pied de cet échafaud²⁸ ». Si le passé occupe une place fondamentale dans le livre comme dans la pensée de Barthe, le présent y est également bien... présent. L'auteur est à la fine pointe de l'actualité: il ouvre sur l'importance de la presse, lieu où s'arrime naturellement politique et littérature, comme le synthétise l'extrait suivant :

Au point de vue politique et littéraire, nous sommes représentés par quinze journaux périodiques. [...] C'est dans ces feuilles que les conceptions littéraires et les inspirations poétiques de nos littérateurs et de nos poètes se font jour, et que nos annales historiques se conjuguent au jour le jour²⁹.

Barthe donne ensuite une « [n]omenclature de nos hommes d'élite dans tous les genres », dont les quatre historiens suivants :

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 162.

²⁸ *Ibid.*, p. 163.

²⁹ *Ibid.*, p. 264.

(François-Xavier) Garneau, (Maximilien) Bibaud, l'abbé (Jacques) Paquin, le docteur (Jacques) La Brie; et des publicistes: (Jacques) Viger, (Pierre) Ducalvet, le docteur La Brie encore (sur l'éducation politique de la jeunesse). Les sciences exactes et positives sont, quant à elles, représentées par (François-Joseph) Perrault en agriculture, Bibaud en calcul, (Jean-Baptiste) Meilleur en langues et chimie, (Jean-Baptiste, dit Jean-Philippe) Boucher-Belleville en grammaire, (Barthélemy) Faribault en critique, (Amable) Berthelot en art et enseignement, (Joseph) Bouchette en topographie. Et dans le genre littéraire, il mentionne (Pierre-Joseph-Olivier) Chauveau, (Joseph) Doutre, (Philippe Aubert) de Gaspé (fils), (François-Réal) Angers. Il ajoute que *Le répertoire* de Huston prouve que « nous n'avons pas manqué d'avoir, nous aussi, nos amants des neuf Sœurs, nos courtisans des Muses, nos adorateurs de l'Hélicon³⁰ ». Enfin, il rappelle la tribune de l'Institut canadien, « là où le talent indigène a le plus éclaté³¹ ». Ce portrait culturel et littéraire fait montre d'une grande acuité, surtout que Barthe, comme il l'écrit lui-même, l'ébauche « de mémoire », « point de documents dans les mains³² ».

La troisième caractéristique capitale, dans l'ouvrage et la production de Barthe, est l'importance de la génération, de la jeunesse avec qui l'écrivain se dit être « en communauté d'idées et d'affections » et « à qui il appartient encore par les liens du cœur et de la pensée » (plus que par l'âge en effet), comme il l'exprime clairement dès le début de son ouvrage. C'est à cette « génération de l'avenir au Canada » qu'il souhaite « élargir encore la carrière du succès³³ », comme il le réclamait déjà sous la plume de Marie-Louise et dans son journal de prison. C'est cette génération qui s'oppose d'ailleurs à LaFontaine: « Elle le prit au beau milieu de ses triomphes administratifs anti-libéraux. Elle déchiqueta ses actes dans le journal

³⁰ *Ibid.*, p. 272.

³¹ *Ibid.*, p. 273.

³² *Ibid.*, p. 271.

³³ *Ibid.*, p. III-IV.

L'Avenir en rallumant dans le pays le foyer de patriotisme que la majorité de M. Lafontaine y éteignait d'un souffle hébété³⁴ ».

Ces grands traits ou caractéristiques s'incarnent parfaitement dans des institutions nouvelles, à commencer par l'Institut canadien de Montréal, fondé en 1844, mais aussi par la bibliothèque du Parlement-Uni, à Montréal. C'est en réalité sa perte que déplore surtout Barthe dans son ouvrage : l'incendie du 25 avril 1849 du parlement de Montréal et de sa bibliothèque, allumé par des manifestants révoltés contre le *Rebellion Bill*, a quelque chose de résolument catastrophique pour la jeunesse canadienne. Garneau le dira sans ambages : c'est « notre désastre d'Alexandrie³⁵ ». Ce ne sont pas que les 23 000 ouvrages de la bibliothèque parlementaire qui sont partis en fumée, on a presque l'impression, à lire Barthe, que c'est cet événement précis qui a bloqué, pour longtemps, le développement de la littérature. L'usage de l'imparfait est fort révélateur :

La première bibliothèque du Nouveau-Monde, celle qui devait alimenter chez nous le goût de la littérature et des sciences, et être la fontaine vive où nous pouvions puiser des forces de résistance à la manie anglomane qui voulait se substituer à l'inébranlable attachement des Canadiens à leur idiôme [*sic*]; cette riche collection de chefs-d'œuvre, dans tous les genres, fut réduite en cendres pendant une nuit néfaste³⁶.

³⁴ *Ibid.*, p. 196.

³⁵ Cité par Gilles Gallichan, « L'incendie de la bibliothèque du parlement en 1849 », dans Gaston Deschênes (dir.), *Une capitale éphémère : Montréal et les événements tragiques de 1849*, Québec, Éditions du Septentrion, 1999, p. 97.

³⁶ Barthe, *Le Canada reconquis par la France*, p. xxviii. Il est intéressant de noter qu'Antoine Gérin-Lajoie, qui partageait la conviction de Barthe que la littérature peut changer les choses, accordait lui aussi une grande importance à l'incendie de cette bibliothèque. Le chapitre « Incendie de l'Hôtel du Parlement » de son roman *Jean Rivard, économiste*, publié dans *Le Foyer canadien* en 1864, rappelle d'ailleurs qu'« un magnifique ameublement, des tableaux remarquables, une riche et précieuse bibliothèque furent impitoyablement détruits. Jamais le pays n'avait été témoin d'un pareil acte de vandalisme » (Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard, le défricheur* suivi de *Jean Rivard, économiste*, postface, chronologie et bibliographie de Yannick Roy, Montréal, Éditions du Boréal, 2008, p. 459).

C'est encore le romantique libéral qui parle, dans la mesure où la littérature et son développement ne sont pas à l'écart du politique mais, bien au contraire, remis au cœur de ces luttes entre les Canadiens, les autorités coloniales et les loyaux. L'incendie de la bibliothèque est en droite ligne avec l'interdiction du français à l'Assemblée, souligne Barthe. C'est le point d'orgue, éclatant, d'une mise à mort. Dans une hypotypose, Barthe oppose rien de moins que la barbarie anglaise à la noblesse d'âme des Canadiens : « Les vandales dansèrent comme des bacchantes échevelées au milieu d'une orgie autour de ce noble édifice en flammes, pendant que nous étions réduits à assister, le cœur serré et l'œil morne, à cette fête de saturnales où des hurleurs en guenilles faisaient, un feu de joie de ce qui avait été notre orgueil et notre espérance³⁷ ! » La littérature n'est pas ici le refuge d'un nationalisme conservateur du type « nos lois-notre langue-nos traditions » ; en brûlant, la bibliothèque représente quelque chose comme la fin d'un univers discursif et politique où la parole de Barthe avait une cohérence, un sens certain. La littérature, le romantisme prendront un autre chemin. Justement, ce n'est peut-être pas un hasard si l'abbé Casgrain définit, dans cette période 1840, ce qui a bien plutôt les traits d'une borne liminaire :

On n'a pas assez remarqué la coïncidence de ce progrès littéraire avec l'ère de liberté qui succédait, à la même époque, au régime oligarchique dont le despotisme avait amené les sanglantes journées de 1837 et 1838, et d'où sont sorties toutes nos libertés constitutionnelles. L'ébranlement imprimé alors aux intelligences avait été merveilleusement secondé par ces conquêtes politiques. La génération nouvelle, plongée dans cette atmosphère féconde, éblouie par les séduisantes perspectives de l'avenir, s'élançait avec amour dans l'étude, afin d'être prête un jour à remplir toutes les carrières que ce règne d'indépendance nationale ouvrait à ses légitimes ambitions³⁸.

³⁷ Barthe, *Le Canada reconquis par la France*, p. xxviii.

³⁸ Henri-Raymond Casgrain, « Le mouvement littéraire au Canada », dans *Œuvres*, t. I : *Légendes canadiennes et variétés*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1896, p. 354-355.

La fin de l'un sera le début de l'autre; le romantisme de l'un cède le pas au romantisme de l'autre. Si tant est que l'on puisse parler de romantisme dans le deuxième cas, comme le note Micheline Cambron: «Le romantisme de Casgrain est un romantisme de façade, un mince placage d'épithètes auquel manque l'âme même du romantisme, c'est-à-dire l'ancrage dans une conception vectorielle de l'histoire où le présent serait le point du temps à partir duquel le progrès – et par ricochet toute la temporalité – prendrait son sens³⁹.»

Comment expliquer cette fin qui est également un début? La borne que représente l'incendie de la bibliothèque du Parlement, sans doute plus symbolique qu'effective, vient s'ajouter à celle, sociopolitique, qu'a bien cernée Cambron pour l'année 1845:

Aussi faut-il apprécier l'impact du retour des exilés sur le récit commun de 1844-1845. Sans le lest des patriotes exilés pour les ancrer dans le présent, privé de la situation pragmatique qui l'inscrivait dans l'histoire, le récit de l'exil va se transformer radicalement. Si radicalement en fait que le mouvement romantique n'y survivra pas⁴⁰.

Après avoir voulu agir comme poète-éclaireur, après avoir fait son ode aux exilés politiques, Barthe ne semble plus battre la mesure littéraire, comme le donne à penser la réception du *Canada reconquis par la France*. Il n'empêche qu'il est nommé rédacteur en chef du *Canadien* à partir de juin 1857⁴¹. Baroud d'honneur? Jean-Guy Nadeau, dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, rappelle le contexte:

³⁹ Micheline Cambron, «Apothéose et fin du récit romantique au Québec», dans Maurice Lemire (dir.), *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 174.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 170.

⁴¹ À ce propos, Micheline Cambron affirme que, sous la gouverne de Barthe, «*Le Canadien* retrouve tout son lustre: poésie, feuilleton, lettres de lecteurs, nouvelles plus variées se côtoient dans une édition augmentée à huit pages. Le journal sera même quotidien, de mai à novembre 1857» (Bernard Andrés, Pierre Hébert et Alex Gagnon (dir.), *Atlas littéraire du Québec*, Montréal, Éditions Fides, à paraître en mars 2020).

Il s'installe ensuite à Québec pour prendre avec François-Magloire Derome la rédaction du *Canadien*. C'est là son dernier poste important, qu'il va occuper jusqu'en août 1862. Quatre ans plus tard, on le retrouve au *Drapeau de Lévis*, où il succède à Louis-Honoré Fréchette, puis au *Journal de Lévis*. Finalement, vers 1870, il retourne habiter à Montréal. On n'entend plus parler de lui que de temps à autre, à l'occasion de banquets ou de rassemblements à caractère patriotique, auxquels il assiste à titre d'invité d'honneur⁴².

Haro sur le romantisme

Pour discréditer la posture romantique d'homme de lettres et d'homme d'État de Barthe et sa perspective sur la littérature, on peut justement lui opposer des critiques d'ordre littéraire, analogues à celles évoquées plus tôt. Il faut punir Barthe par où il aurait péché. Alphonse Lusignan, trente ans plus tard, ne s'y trompe pas :

Ce n'est pas au projet impossible, au rêve irréalisable, ni aux buts, ni aux moyens de M. Barthe, que la critique s'est attaquée, va-t-on me dire. C'est au livre, à sa forme enthousiaste, à son style trop jeune, où la personnalité de l'auteur se trouve peut-être un peu trop accusée. [...] En face de la grandeur de l'œuvre il fallait oublier ces minces détails. Quant [*sic*] on pose le faite d'une maison, songe-t-on à reprocher au voisin de bon secours l'habit qu'il endosse pour travailler avec vous⁴³ ?

Il y a évocation d'une certaine faiblesse du style, reprise élégamment à propos des *Mémoires*, à la même époque, chez les amis de *La Patrie* : « Inutile de parler du style de l'ouvrage ; la valeur de M. Barthe comme écrivain est connue depuis longtemps ; et du reste son œuvre est de celles où la forme littéraire est assez secondaire⁴⁴. » Mais, que ce style soit pauvre ou non ne change rien aux ambitions littéraires de l'homme. Cela donne néanmoins une

⁴² Nadeau, « Barthe, Joseph-Guillaume ».

⁴³ Lusignan, *Coups d'œil et coups de plume*, p. 188.

⁴⁴ « Souvenirs d'un demi-siècle », *La Patrie*, 13 avril 1885, p. 1.

excellente prise à la critique au moment où paraît *Le Canada reconquis par la France*.

Plus précisément, c'est à sa forme romantique, à cet alliage entre objectivité historique et subjectivité des sentiments, si chère à Barthe et qui imprègne toute son œuvre, que s'en prend É[mile] de F[enouillet] pendant des mois, de juillet à novembre 1855, dans *Le Journal de Québec* de Joseph Cauchon, le réformiste allié de LaFontaine et ennemi de Papineau. Fenouillet, journaliste français arrivé l'année précédente, ancien collaborateur de *L'Univers* de Veuillot, puis professeur à l'École normale Laval, attaque certes les idées de Barthe, mais aussi et surtout la forme de l'ouvrage. À commencer par la préface de l'éditeur, Enri de Carondel, dont il doute même de l'existence. En exergue de chacune des interventions de Fenouillet, on trouve cette déclinaison du « moi haïssable » pascalien : « Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ? N'en dites point. » Dans le texte du 4 septembre, c'est ce péché du romantisme qui est nommément attaqué, sauvé seulement par le génie des plus grands : « On pardonne volontiers à Châteaubriand [*sic*] et à Lamartine, de parler si souvent et si complaisamment d'eux-mêmes ; le génie a ses faiblesses, il est vrai, mais il a ses hautes et glorieuses excuses. Malheureusement, M. Barthe ne connaît que la première de ces deux choses : les faiblesses de l'égoïsme, sans avoir en propre, rien qui les vienne excuser. » En outre, Fenouillet qualifie le texte de « roman », façon sans doute de mettre en doute sa véracité et de prouver « la diffusion des plus énormes erreurs historiques ».

Conclusion

Au fil des décennies 1840 et 1850, Joseph-Guillaume Barthe est clairement entré en rupture avec son époque. Il est passé dans une sorte de phase de « désenchantement », de décentrement. Le romantisme déphasé qu'il a continué de pratiquer a entraîné sa perte et l'oubli par l'histoire littéraire qui s'en est suivi.

Plus largement, à travers sa trajectoire, c'est toute la métamorphose du mouvement et du champ littéraire en construction que nous

pouvons saisir. Métamorphose qui, de la première à la seconde moitié du XIX^e siècle, mène la littérature d'une conception libérale et bien ancrée dans l'actualité vers la conception conservatrice et passéiste de Casgrain, nourrie par d'autres idéaux romantiques dont les premiers germes religieux pointaient déjà à la veille de l'Union, sous l'impulsion de la tournée américaine de M^{gr} Forbin-Janson et des prédications de l'abbé Joseph-Sabin Raymond, inspirées notamment par la pensée catholique d'un Chateaubriand ou d'un Lacordaire. Ainsi que l'indiquent, d'ailleurs, Marc André Bernier et Marie Lise Laquerre,

[é]crits aux confins d'une culture classique expirante et d'un projet ultramontain appelé bientôt à triompher, les *Entretiens* de Raymond représentent, en ce sens, un témoin irremplaçable pour éclairer la genèse complexe présidant à la mutation décisive du climat intellectuel qui survient au Québec au cours du deuxième tiers du XIX^e siècle, alors que le centre de gravité de la culture des élites va se déplacer du libéralisme caractéristique de la génération des Patriotes vers un conservatisme chrétien d'inspiration contre-révolutionnaire⁴⁵.

Avec Barthe, c'est le point de bascule, pourrions-nous dire, que l'on touche.

Il reste sans doute à faire cette histoire littéraire en contrepoint, celle des décalés de la littérature canadienne. Il reste aussi encore à éclairer ces conceptions qui, au XIX^e siècle, ont souvent servi de contrepied et qui, pourtant, annonçaient d'autres voies pour la littérature, comme celle des rouges, qu'il faudrait impérativement mieux saisir. Leurs parcours comme leurs œuvres sont de formidables révélateurs des changements de paradigmes qui modifient progressivement, mais radicalement, l'univers sociopolitique et culturel québécois tout entier.

⁴⁵ Marc André Bernier et Marie Lise Laquerre, *Entretiens sur l'éloquence et la littérature de Joseph-Sabin Raymond*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 19.